

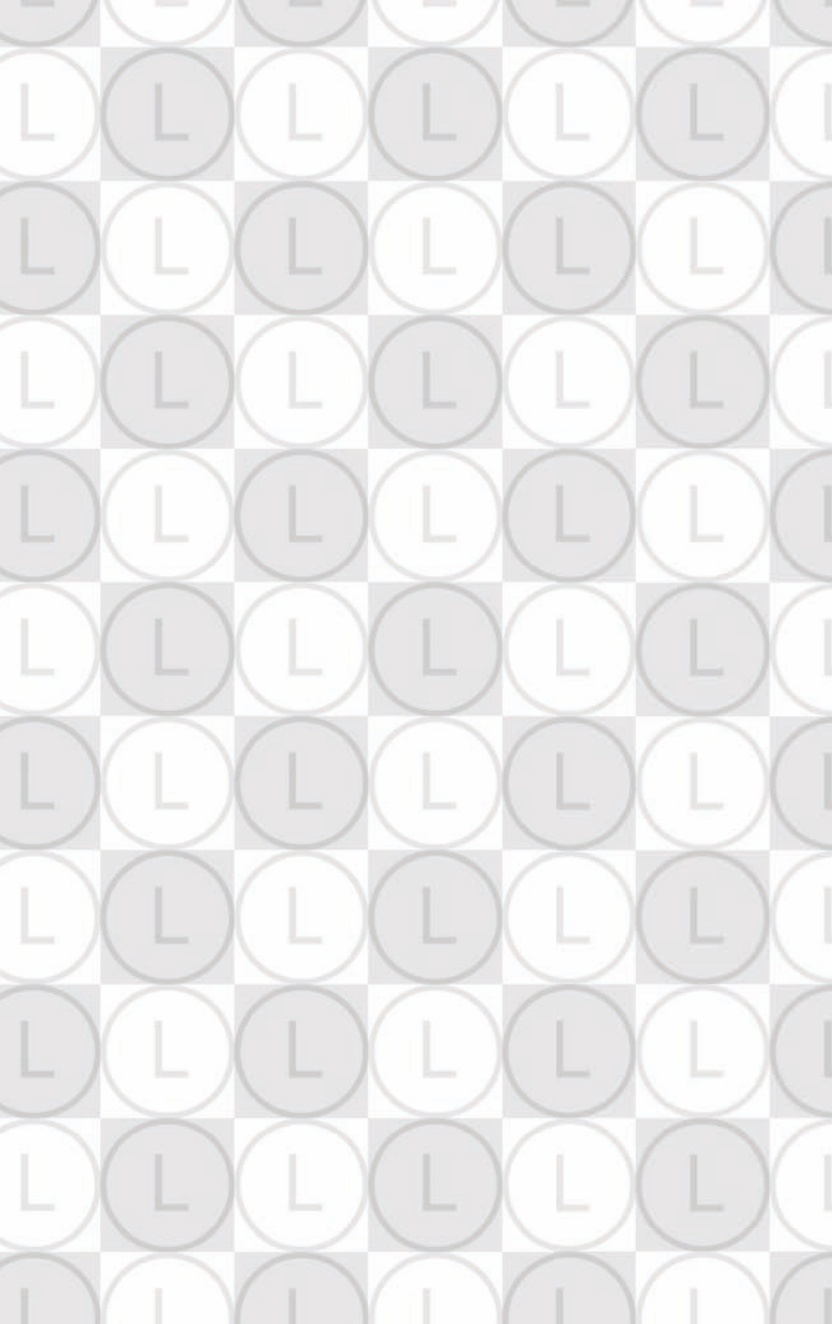
VIOLANTE

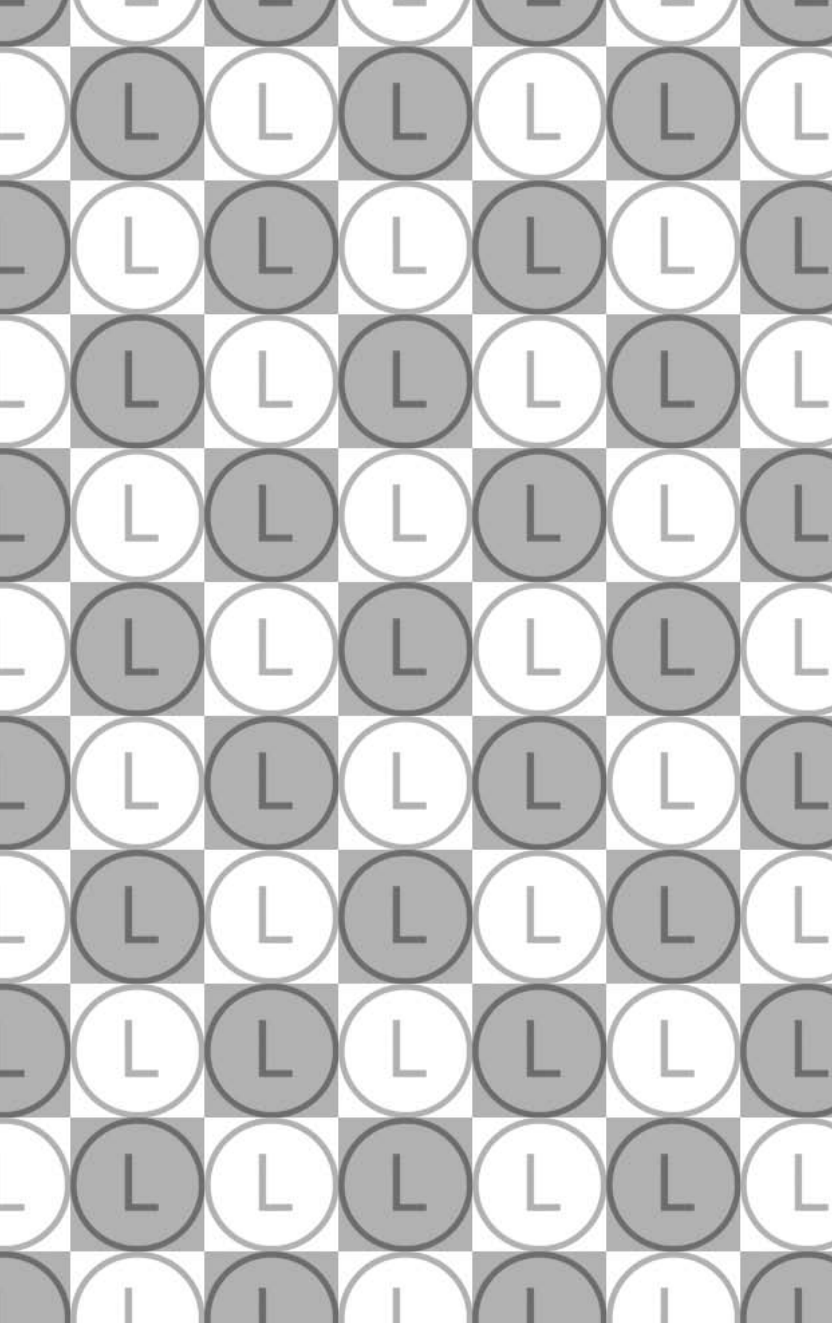
CLAIRE

TECHNIDOLOR



LES PRESSES DE LASSITUDE





Du même auteur, aux Presses de Lassitude :

Une fille coule

L'extrême pointe de l'âge de fer

Dur

Violante Claire

Technidolor

Les Presses de Lassitude

lespresses@lassitude.fr

<http://www.lassitude.fr>
ISBN 978-2-9531181-9-3

Ma douleur est un chien noir. Je cours devant, m'enfuyant au milieu des foules mouvantes du passé travesti. Tous ont des yeux, qui au mieux se détournent, quand ils ne sont pas ceux qui ont envoyé le chien. C'est une fête colorée qui se referme derrière moi. Ils m'oublient aussitôt : le chien réglerà leurs comptes. Une rivière traverse la ville, c'est vers elle que je cours. Elle m'est sensible ; cependant je ne la vois pas : je sais qu'elle est là. Dans un café au fond d'arcades de pierre je suis réfugiée, hors d'atteinte de l'animal aplati au sol, l'arrière-train ramassé, les dents découvertes, hurlant de rage les yeux rouges de fureur et fendus, la bave aux commissures du mufle plissé et tremblant, qui esquisse à petits coups secs le claquement de la morsure. Deux autres l'entourent, des suiveurs, ils ne sont pas à craindre, ils grognent à ses côtés, chiens de garde au pelage beige et ras aussi.

Dedans avec moi sont deux hommes qui ouvrent la porte et s'emparent du chien noir. Ils le tirent à l'intérieur, le maintenant. Il ne se débat pas, il est pris, ils vont lui faire son affaire. C'est cela qu'ils lui promettent en le tenant serré. Par en dessous de sa mâchoire ils enfoncent un pieu hérissé d'épines de métal. La tige traverse la gueule qui ne peut plus se fermer le haut est aussi transpercé, un morceau de chair est emporté. Il n'y a pas de sang. Mon dos glisse au long du bar et me voici assise au sol, tout s'arrête de la frénésie, nous sommes tous appuyés de même, et l'instant est soudain calme, horizontal. La paix recouvre tout, comme un voile de soie légère et sans couleur. Auprès de moi est le chien las aussi et effondré, tranquille. Il a forme humaine, il est vêtu. Dans la tige hérissée de pointes, toute la souffrance du chien est la mienne. Ainsi s'apaisent nos esprits loin de la tonitruante panique. Nous sommes appuyés l'un à l'autre, reposant en une sorte d'affection détendue. Et tout près s'écoule la grosse veine de la rivière, partout la ville bat détruite et à mesure reconstruite. Bientôt je pourrai sortir et suivre la voûte jusqu'au bord de l'eau, un ancien quai moussu et glissant au bas de quoi la marée basse découvre une boue grise où peuvent furtivement courir de longs rats bossus au museau courbe et allongé, au regard inquiet. Si je reste longtemps sans bouger sur le rebord de pierre, je les vois revenus et rapides ; apercevoir ma silhouette les chasse de nouveau.

La ville gît lourdement au sol, traversée de veines, d'artères. Au loin elles charrient son sang noirci qui bat et brûle, réalimentent le corps assoiffé du liquide clair et vivifiant descendu depuis la source.

Dans le noir de mes yeux fermés la douleur envoie la lumière vivante qui tourne en eux avec ses piques acérées.

Les rues de la ville sont froides et venteuses et parfois l'on suffoque ; la poussière irrite. Soudain dans ma bouche un insecte aux longues pattes frémissantes. C'est une mèche de mes cheveux que le vent y a poussée.

Le sol s'enfle dans le mouvement de sa régénérescence, le sable glisse et coule en dessous où de larges plaies doivent être comblées. C'est dans ce mouvement que je marche comme en une respiration polluée, fétide, irrégulière.

Dans le toucher fin et léger des doigts est la douleur brutale, inattendue en même temps que le baume frais de leur douceur. Mais ils sont précis, impérieux, décidés, rien ne peut les faire trembler, hésiter. La voix douce et embarassée parfois s'irrite sèchement ou encore parle seule en elle-même. Elle accompagne le travail de la pensée qui tente de frayer sa route dans l'énigme de l'inexplicable et veut ancrer des points positifs, des constatations pratiques. La pratique doit contenir la solution car il est impossible d'accepter de lâcher le terrain.

L'espace est plein des deux présences, se tissent des fils dans l'échange de la douleur, de la soumission, de l'irritation, du repentir ; deux volontés dont l'une détient le moyen de savoir et l'autre usée par plusieurs jours, s'égare, hésite, prend le parti de lâcher prise, de se calmer et s'éteindre dans la recherche de l'oubli et du relâchement, la confiance, l'immobilité.

Montent et descendent les ascenseurs autour, dans les couloirs des voix et des rires qui sont, de la souffrance et l'inquiétude, l'apparat sans quoi plus rien n'est possible ici. Des blouses blanches, bleues, courent et s'agitent, s'appuient à la paroi du fond de la cabine qui se rue depuis les sous-sols vers le sommet inondé de lumière et où l'ombre des stores fixe la chaleur.

Les paupières ensemble se ferment, le poids du sommeil, mais le renversement des globes déclenche le frottement d'aspérités au-dedans de l'oeil qui s'enflamme, la lumière perce comme une pointe aiguë au travers des fines couches de peau, remontent au visage les mains qui s'interposent. Le lit est très haut, les murs clairs reflètent les lueurs mais il y a le refuge sans fenêtre de la salle de bain où l'eau s'écoulant violemment inonde le sol et baigne les pieds qui n'avaient pas le droit d'être nus. Un chien dans la cour, passe lentement le flanc maigre et les pattes plus hautes que la courbe de son échine. *La douleur ennoblit*, voilà ce qui d'ici semble écrit sur son dossard souillé. Avant que j'aie pu m'en assurer il disparaît derrière le train des wagonnets qui emportent où le public ne va jamais, le linge sale et les ordures. Petit coup bref à la porte, une femme métisse apporte ma nouvelle apparence : le patient. Tous les corps dans les mêmes chemises, chaussons de pied. Elle rabaisse le lit où à son départ je joue à monter et redescendre, lever le dossier ou le support des jambes. Cela lasse à la fin. À ma droite le ciel déployé jusqu'aux confins est trop lumineux, il reste le mur devant. Alors le temps se dilue, l'instant s'étire extrêmement, réduit à moins qu'un point, parfaitement retourné en lui-même vers l'obscurité de ses infinies profondeurs. Mes yeux glissent à la surface veloutée du mur d'où est absente la couleur, sans accident autre que la rencontre du plafond du sol et des parois de part et d'autre. La chronologie s'impose pourtant : dans les bruyants va-et-vient derrière la porte, dans l'apparition des plateaux-repas, et aussi dans la légère modulation de la lumière du ciel au travers des lames de bois.

Tout ici doit porter le nom de vie ; le reste se comptabilise : Il faut trouver le degré de 1 à 10, cela permet d'apprécier

l'urgence. La muette organisation a charge du déroulement : ne pas s'interposer. Cela serait perte de temps. Se livrer, voilà l'efficace, le rapide, le plus court, car le temps qui passe porte en lui la solution. Mais dans la gloire de la sûreté de cette vie je cherche en vain ce qui n'est pas tissé des morts ; terre, plantes hommes et animaux matériaux et techniques, pensée. Beaucoup plus de morts que de vivants engraisent et constituent la croûte vivante. Nous marchons vivons pensons dans ce qu'ils ont construit, dans leur matière, dans leur esprit ; nos corps sont nourris de leur corps et de ce que leur corps a produit, nos mains dans l'empreinte des leurs, et c'est eux qui ont décidé de la voie que nous empruntons. Leur corps est la terre. Que l'on en retire tout ce qui est des morts et dans le même mouvement il n'y aura jamais rien eu. Se retirer du jeu ne se peut. Le choix, ma chère, remonte un peu loin. Contente-toi donc du velours du mur et du passage des dames qui rient ordonnent et versent dans ton corps la nourriture de choses mortes. Tu peux jouer, si tu veux à imaginer la première mort... ah, cela peut durer longtemps. Dans les parages de la fin est le plus haut degré de la vie. Là enfin elle atteint à son intensité.

Dans les veines court le sang que nous sommes, humains les seuls à connaître, à avoir séparé du reste, qui n'existe que pour nous. Je le sens qui coule dans la veine du bras, menue chatouille chaque fois que j'élève le membre ou le laisse pendre. La veine s'enfle, ensuite disparaît dans la chair au changement de position. Si je joue ainsi assez longtemps l'organisme s'adaptera à ce mouvement y puisera une modification à son organisation ; pareil pour un chien un lapin, une punaise. Où est la volonté ? Quelle est-elle ? Lorsque fut la première mort, où en était la volonté ?

Supposé que l'on puisse concevoir une volonté parvenue à s'exercer, s'inventer dans la matière et que la matière ensuite abandonne pour se décomposer ailleurs d'une autre façon. Voici la première mort, cet abandon. Ou bien supposé l'apparition en la matière même de la nécessité d'évoluer, comme volonté qui doit lentement s'inventer pour que la chose puisse s'accomplir, pour qu'elle se dégage de l'inerte général ; voici qu'elle doit prendre forme. Mais la violence de cette initiation l'abat et la détruit. Retombée dans l'inerte la voici nourriture afin de pouvoir toujours renaître de la matière décomposée de la précédente faillite. Ainsi peuvent s'accroître son nombre et sa force. La forme prise la première fois se répète selon l'archétype, se modèle plus finement, il y a un dedans et un dehors, des points de friction où se concentre la substance, croûte peau carapace. Il faut que se multiplient les morts pour qu'abonde la nourriture et que s'enfle l'énergie qui repoussera les limites de l'Autre. Le modèle ne change plus, il évolue : fruit des peurs, de l'impérieux désir de s'étendre dévorer dominer qui fabriquent l'angoisse. Commence la sélection le tri la séparation. Le couteau est tordu dans la plaie.

Et aussi dans la plaie de la ville que je regarde la nuit au travers de la fenêtre. Geysers de boue, éclats de lumière et de bruit, explosions... Poison et vie. Forces opposées et brutales dans le dédale tortueux des tentatives, petits systèmes, petits calculs qui courent dans la pénombre au sol et sous la terre. La blessure s'infecte ou guérit selon les places, mais jamais ne se referme absolument. Toujours une faille à combler d'où s'écoule le pus, les humeurs. La douleur dans l'oeil de la ville comme dans le mien tourne follement puis s'arrête. Un baume s'étend. La douleur est compagne

fidèle. Elle a sa douceur. En elle est la vie. Elle montre sans se tromper, comme la mer elle se retire et vous laisse enrichi. La ville dans la nuit est toute de bruit, de lumière et de vent. Nulle part il est vrai en ce monde l'on ne peut approcher ni même risquer la possibilité de concevoir obscurité et silence véritables. Toujours un mouvement, un frôlement un souffle d'air frémissant un reflet, une lueur lointaine, le sourd bourdonnement sous la terre des ondes et vibrations ; des milliards de vies qui s'avancent dans leur temps imparti et le grouillement de la mort vouée à servir. Milliards de mondes imbriqués, d'univers emmêlés éphémères et semblables à peu près, chacun isolé et perdu, vaste comme tout l'univers et au-delà, dans l'illusoire souveraineté dont le rêve est empreint.

Autour du département numéro quatre de l'unité de soins ce n'est, dans le calme plat et obscur de l'apparence des quelques heures de la nuit, que pas, courses, grattements légers, glougloutements, incessant bruissement absolue frénésie chuchotante. Corps et matériel charriés d'un étage à un autre, pannes, routines et imprévus. Rien qui jamais pût se partager. Se propager par contamination certes, transmettre prendre ou donner sont possibles ; la solitude seulement n'en est pas pour autant entamée. Quelle force terrible menace donc dans la fraction de seconde d'un réel partage ? Tout alors cesserait-il d'exister ? Non sans doute, mais la possibilité de ce qui alors aurait sa chance est exclue, bannie, tabou. Je sais que la nuit va finir à un moment, dans quelques heures qui vont s'étirer et se rouler de plaisir comme chat avec proie. L'immensité du ciel reste plate et bienveillante, son silence élevé au-dessus est le doux regard d'une fée vers quoi je me tourne, alors l'assurance du chien commence à défaillir, sa présence perd de sa densité, la fée

me chuchote à l'oreille combien je serai enrichie à la fin ; soudain le doux sentiment du repos, une trêve et presque le sommeil pour un moment. Et aussi la ville qui s'apaise, plaies qui cessent de battre et d'être fouillées, quelques heures de nuit ont consommé le raz de douleur pour ce jour, comme, encore le chat méprisable despote, mime l'éloignement. Jamais ne trouverai ce que je cherche, resterait-il du temps cela n'y ferait rien, cela est en moi quelque part qui commande, ordre qui tombe sur trop faible instrument. Qu'importe : cela est. Mêlé, reconnaissable, en moi aux craintes et terreurs, l'avidité, qui fondent la pauvreté de la loi, et pour moi j'en suis justifiée, dispensée d'argumenter à ce propos. Je n'ai rien à entendre qui vient de la raison. Il me faut le savoir et ne pas en douter, je peux alors aller. Double, et chacune des deux encore divisée, et toutes agissantes à leur moment. À quoi le chien sert-il ? Ce signe dessiné sur le jour et fondu dans la nuit, cette rage amassée, accumulation d'ombre. Absence de mots ou d'échange, dont les yeux ne sont que menace et la gueule douleur, absence de pensée, que rien venant de moi ne peut toucher. En mon être il y a ce qui s'est offert à ça, la force combattue et qui refuse de s'abattre, trouve à renaître obstinément. Cette faiblesse en moi dans le tissu des conventions m'est un bienfait j'en suis assurée. La nuit autour s'étend comme l'annonce de l'approche d'une autre nuit immense et apaisée, souple mobile immatérielle, comblée. Quand se rouvrent mes yeux la matière de l'air s'étire et s'amincit quelque chose de clair s'amplifie au-delà de sa transparence neuve qui se marque de rose. Le souvenir de la douleur, comme une boule un amalgame imprécis et confus d'où tout regarde sans rien qui parle, n'importe pas. Mollement s'en arrachent des choses qui viennent encom-

brer le sol, auxquelles je voudrais échapper, mais même le ciel les renvoie, elles me prennent d'assaut et font le siège derrière les yeux dans cette cavité rendue sensible où l'image du chien laisse en creux son empreinte. Elles sont sans visage, sans rien que je puisse viser ou nommer, ou seulement cerner vaguement, mais ici est leur place et c'est moi qui l'ai faite. Choses irrésolues dans le passé, foule que la mémoire négligea ainsi que le reste. L'on peut s'en détourner sans doute, reprendre son avance sur la ligne du cercle mais seulement jusqu'à un point. Il faut qu'à un moment l'on se retrouve où le cercle s'est engagé et alors la ligne n'est plus à tracer si jamais elle le fut. Des présences dont aucune n'est dégagée, indiscernables et seulement pesantes, une masse trop consistante indifférenciée, la longueur du temps dans le même instant, qui assombrit l'espace où rien ne se nomme plus, enserrant la voie. Humain maudit qui ne sut pas apprendre à se dégager, trop craintif pour tenter sérieusement de commencer à respirer dans un espace libre. Il le faudra pourtant afin que revenir soit une joie. Boire à une source claire une eau vive et renouvelée et trouver un espace nourri, non étouffé. L'espace que l'on a en soi, que referment le goût du malheur, le plaisir d'une culpabilité non élucidée, transmise apprise, devenue notre compagne et notre indispensable guide. C'est d'une beauté convaincante en effet, la mutilation inconsciente certes mais volontaire dont la pratique obsessionnelle peut se substituer au sentiment de la vie. Voici tout ce que, bonne élève, je trouve pour prendre au filet ma douleur, ce chien et cette foule discordante et agglutinée, qui se posent en explication sans rien expliquer, fermés et pas même une énigme car une énigme résolue vous ouvre un monde ; mais cela ne connaît que le mouvement de la fermeture, où le cocaïné de mal-

heur posa les solides verrous de ses mauvaises intentions. Les instants vécus ne sont pas papier attrape-mouche ni pelletées de terre accroissant la profondeur d'un trou ; ils sont légers, fuyants et valent pour leur esthétique. Du fond de la fosse je les vois découpées sur le ciel les silhouettes graciles aux reflets clairs que peut-être je rêve, mais rêvées par aussi ceux qui venaient avant, paisibles en leur esprit, reposés et cherchant à poursuivre par delà les durées qu'épuisent les secondes la délicatesse de leur conversation. Nous sommes tissés de mots fonctionnant comme pièges et la moindre clarté en eux nous désespère. Qu'un menu jour découvre le chemin d'autres visées que celles apprises, nous croyons voir s'ouvrir un abîme effrayant. Je bats, espérant la distraire, la mesure de la douleur en attendant la fin de la nuit qui veut dans le sommeil fermer mes deux yeux à la fois.

Elle décide qu'il n'est pas temps, elle est géométrique carrée bleue forte, manie verres et pilules à petits plic et ploc légers, elle vient de prendre son service car je vois sur ses doigts la trace encore fraîche des anneaux et quelque chose du dehors subsiste en elle. Une bouche rougie et précise, petites dents carrées alignées et l'art de ne rien perdre du temps ni de l'amplitude des mouvements. Ses gestes courts réorganisent la consistance de l'espace, imposent les droites et les angles clairs, redonnent au sol son aplomb. Je voudrais qu'elle ne parte pas ou au moins la suivre, mais je ne peux que rester ; elle, s'affaire à finir au plus tôt et sortir. Elle tapote le bras, pique juste dans la veine qui glisse, je ne sens rien. Le matin doit encore passer.

Au loin, très haut, un coin d'immeuble, gris sur ciel gris, et

presque fondus l'un dans l'autre. Nous étions à une terrasse, il y a longtemps, c'était l'été, les étudiants fêtaient la fin des cours et buvaient de la bière en fumant des cigarettes ; c'était le recoin le plus pollué de la terre. J'étais assise face à la rue et le vacarme était tel que nous ne pouvions nous entendre. Nous restions cois, nous regardions le ciel, les filles, les garçons, ceux qui passaient et les véhicules attendant que le feu soit vert. Je n'avais pas d'humeur et même presque aucune présence, inconsistante, et mon ami sans doute se sentait tout pareil. Alors peut être ai-je pensé à me trouver un sentiment, n'importe quoi, dont ce sur quoi le hasard avait posé mes yeux pourrait être la représentation. Pour montrer quoi ? l'inexistence des personnalités, l'absence de réalité, prouver que tout peut aller très bien avec n'importe quoi et qu'une fois la relation inventée elle devient preuve, fatalité, histoire. Je me suis attachée à cet endroit anodin et sans qualité remarquable, ni beau ni laid, juste fugace, le coin d'immeuble, gris sur le gris. Mais vraiment je n'étais pas grand chose non plus. Il faisait chaud, il n'y avait pas de vent, nous avons bien failli mourir asphyxiés. Nous nous sommes soudain levés et nous sommes redescendus vers le jardin.

Je dois rester tapie au fond de moi. Enveloppée dans la tristesse et si étrange que s'éloigne la nécessité de se vouloir fermée, car ce qui se ferme s'offre aux tentatives de le forcer. M'abstenir de bouger, presque m'abstenir d'être pour être encore davantage, forte et tournée en dedans, intouchable, absente du corps, entière ailleurs. Ne pas fuir puisque la fuite crée derrière une dépression, un vide attirant, puisque le mouvement entraîne, grandit, un autre mouvement. Alors, dans le silence immobile et ramassé quelque chose commence à être, qu'un sillage aurait dissipé avant

que rien n'ait pu ébaucher son rassemblement. En moi le chaos permet que de nouvelles voies soient ouvertes, et que se réinvente la nature du sensible. La tristesse est le liant, bienheureuse tristesse, état du bonheur perméable aux choses douces, à la violence de ce qui n'est pas connu, tiède carapace, abri des métamorphoses.

La peau du serpent éclate sous la lumière en un scintillement vert, dans le vert des herbes et des frondaisons et s'en extrait la bête neuve que sa peine n'a pas changée. Renouvelée, à peine, pour quelques mois, enfant grandi que l'on rhabille rien de plus, le même enfant. L'inquiétant vêtement délaissé, l'animal nerveux excédé reprend son ordinaire traque et le rythme de ses journées, il glisse au soir vers le même ruisseau où vivent les grenouilles car il a faim, se poste à l'endroit inchangé, et la même vertigineuse absence de profondeur dans l'oeil vif qui ordonne le mouvement, il attend. Je sais sa présence, il m'attire et me terrifie. Où faudra-t-il encore remonter pour retrouver les forces neuves où tout encore est possible. Un regard juste né, aiguisé innocent, d'autres chemins, autre désir et autres craintes aussi, d'autres échanges. Nombreux les morts maintenant sur les pages qui se tournent en mon esprit, présents pour jamais ; moi parmi eux avec d'autres, une famille d'élection. Quelque chose de profond qui coûta et qui en est encore à attendre sa paix. Mon ami m'a dit qu'il aimait la mort car elle est une fin et qu'elle permet que quelque chose naisse. Ainsi au fond de moi, je voudrais mourir et devenir une autre même. Près de ceux-là, de ces morts qui accèdent à toutes les vies dans leur dimension grandissante, qui foisonnent en chaque geste, chaque regard, chaque pensée et qui jamais ne cesseront. Il faut abattre la tyrannie du chien qui remonte de cet

endroit accidentel et anecdotique –mon passé- qui n'aurait dû servir qu'à construire sans se mêler de ce qui était hors de sa portée. Mais l'endroit est d'un poids croissant, terrible qui assure la certitude de sa prétentieuse voracité, lui donne le droit de se travestir. Le sens commun, dont je suis faite s'insurge contre la transgression. Il faudra pour égarer son flair que je m'enfonce dans des marécages, que je parvienne à m'arracher ces loques où traînent trop d'odeurs, que je disparaisse de sa dimension. Déjà la première épreuve me voit échouer. Il dort contre moi qui l'enlace, me communique sa chaleur, son haleine brouille mon regard. Il mord pour me faire souvenir à quoi j'appartiens et me contraindre à cette appartenance. Dans le vide se délitent mes pensées mes désirs, il ricane et j'entends « je te l'avais bien dit » mais il n'y a personne pour avoir parlé. C'est dans le noir du temps, des âmes, qu'il faut ménager sa route. Il n'est pas aisé d'avancer ; la faible lumière qui émane de vous ne vous sert pas, elle renforce l'obscurité autour et alors qu'elle vous empêche de voir elle vous désigne comme cible. Il faut devenir étranger, être d'ailleurs ; ainsi les attaques usuelles ne rencontrent rien. Le chien mord et je ne sens pas, lui-même se met à douter de la proie : il n'y a rien. Où trouverai-je cet autre moi. Tout se défait le sol cède, je ne reconnais rien et si je me retourne, j'ai tout chassé qui devait servir d'assise, bientôt je serai parvenue dans le vide. Le vide à quoi je ne suis pas rompue dans le monde où tout s'accumule prolifère et se multiplie, celui toujours plein où le moindre espace est aussitôt occupé.

« Une fois partis de leur enclos à Agerria, les animaux font un passage chez un engraisseur de Saint-Esteben puis sont transformés en jambon. »

Aucune catastrophe jamais ne fut et ne sera assez terrible pour endiguer celle que chaque jour l'esprit tranquille et la paix au coeur nous faisons exister, que jamais elle ne puisse cesser. Elle ressemble à nos âmes, c'est notre fruit chéri, la condition pour que la viande soutenue des os et tant célébrée tienne debout. Il faudra bien qu'on en finisse avec ça ; il n'y a rien qui ne s'épuise en fin de compte. Mais la fin est indifférente il n'y aura pas de notes ou de rapport cela n'aura juste jamais été. Que s'ouvrent et se déchaînent les esprits en attendant, pour voir, toutes tentatives sont bienvenues plutôt que ce troupeau affolé et riant qui se rue, semblant de rien, dans un gouffre escarpé, abreuvé des mensonges rassurants dont le flot ne se doit, ne se peut interrompre, pas même l'espace de la plus minuscule fraction du temps.

La douleur finalement, n'est pas comme le plaisir des sens, masquée. Si elle affecte les mêmes organes, touche aussi les nerfs, et aussi vous détourne de tout le reste fait-elle aussi de vous une bête stupide, un esclave aveuglé ?

Cet éveil, ce riche élargissement que vous croyez en obtenir, naturelle récompense, est-il -à l'instar du prétexte qui vous pousse à vos habitudes accrocheuses lesquelles très vite ne procèdent plus du plaisir mais sont alors introduites dans votre vie et en deviennent malgré la gêne, l'imparable identité- est-il le mensonge que vous vous donnez pour vous aider à endurer ? Cependant je suis là à attendre que cela cesse, que passe ce temps, entièrement tournée vers, par exemple, la semaine prochaine quand même le souvenir aura perdu consistance. Subir, donc en désirant autre chose, puis il faudra que j'aie honte quand cela sera fini, ayant trahi les vantardises (quel autre nom donner maintenant ?) d'autrefois, et me trouvant réduite de mon fait au rang des

objets de mon mépris. Pour si peu, un si petit espace de temps donné pour peut-être n'apprendre presque rien, mais un moment libre cependant d'être fait positif. Chaque jour un petit recul, un infime renoncement à soi, une légère trahison, un geste dicté par une minuscule crainte, pour nourrir l'irréparable terreur, l'insurmontable panique de la fin, laide et ridicule. Qu'est la douleur dans un insecte... cette chose intransmissible, pas même à soi dans le souvenir. Comment était-ce pour ce chien que j'ai vu à Puducherry, marchant sur trois pattes et l'autre qui traînait à l'arrière, réduite en charpie d'où jaillissaient les brisures d'os. La mort l'approche comme une paix ; de combien tardera-t-elle ? Je passais en vélo et je l'ai regardé. La souffrance est la condition de la joie ; la condition de la vie. Et ceci aussi est souffrance, ces moments dans une chambre confortable bardée de sonnettes pour appeler. Sur les parois les lueurs orange des girophares tournent un peu et disparaissent. Leur course est toujours la même, cela commence à gauche, près de la porte grandit, en courant tout au long du mur puis reste en place un moment avant de commencer à s'éteindre. Le mur s'enflamme, et partout aussi, tout ce que la lueur a touché, le dehors, le dedans, personne ne crie, c'est l'Incendie. Il était attendu, entends-je -deux vieillards nourris des media- ils l'avaient annoncé. Ils s'assoient dehors sur le banc près de la porte automatique pour profiter de la chaleur, transfigurés par les reflets mouvants, leurs voix presque insaisissables dans les craquements et le furieux grondement des flammes que l'air froid tire à lui en tous sens. Derrière eux aussi cela flambe, leur chambre est réduite en cendres. Peu leur importe, pour une fois qu'il y a quelque chose à voir. Leurs joues mal rasées se creusent en ombres terribles dans la lumière déchaînée et

au fond de leur yeux décolorés par l'âge, le feu dévore leur cervelle qui n'avait jamais pesé lourd et depuis longtemps n'était plus que chair racornie séchée à point. Ombres et lumières font d'eux d'inquiétantes figures, donnent à leurs traits les marques d'une méchante, infinie, puissante sagesse. Vêtements, poils, tout y passe, les squelettes s'effondrent en tas sur le ciment du banc et au sol. Les os s'égayent, leurs attaches calcinées. Entre eux peut-être le chien de Pondi trouve aussi une heureuse fin. Est-il vrai que nous sommes la conscience malheureuse de l'univers, et la seule. L'univers s'use lui aussi à ce compte, il ne va pas en rester lourd. Demain sera si facile, tout y finira sans corps et sans âme dans le rien qui tout accepte sans question. S'ouvre pour nous dès maintenant un espace soigneusement compartimenté gris et tiède, l'étouffoir matelassé gracieux et charmant, tout y est éliminé dont l'usage est inutile ou que l'on n'a pas su reconnaître ; bien propre sur soi et toute replète, la malheureuse conscience de l'univers tranquillement retourne vers l'animal, il ne faut pas l'inquiéter, elle ne le veut pas. Il va falloir maintenant trouver le moyen que les bêtes aient une âme –enfantin- et tout en sera facilité. Il est si doux de se livrer à la pente pourvu qu'elle soit sans souffrance et qu'elle ne soit pas trop accentuée.

Une longue voie, sombre, glacée par le vent, sans consistance et plus réelle que tout. Elle se déploie et se replie, je ne distingue pas ce qui la dessine, la cerne, non plus ne puis-je savoir dans quel espace je me trouve la suivant lentement, mais je me sens tranquille et assurée. Ai-je en ce lieu d'ailleurs un corps, dépend-il des temps et espace ? C'est dans la chair et l'expérience que se nouent crainte et angoisse ; parfois le corps reste en arrière, vaguement, aus-

sitôt oublié. Mais il tient à sa conservation et bientôt tire sur la laisse. Y-a-t-il quelque part une mer ? Mais ici tout est ensemble, rien n'est séparé.

Ah, cette rue ! Oui, je me souviens. J'y suis engagée, je ne peux éluder, je le dois. Cela ne se pose même pas, ce n'est pas un choix pas une décision ; c'est une infinité de petits choix dont l'objet était masqué, dans le cours du temps, des mouvements des gestes, affaire de goûts et dégoûts, désirs attirances, remords, erreurs, impossibilités et tout le reste. Avec comme seul décideur cette conscience sûre qu'à notre insu possède parfois l'instinct. L'instinct par lequel je serai sauvée, celui, aux irrésistibles orientations qui court à l'encontre du troupeau et incline vers les impossibilités. Dispensateur de l'apaisement. Cela remonte dans le noir vers une source : quelque part sur le chemin est l'insignifiance, inaperçue de tout autre que moi qui pourrais aussi bien la manquer parmi des milliards et bien plus d'insignifiances, moins qu'une goutte, ma propre source, nécessaire trivialité, apprentissage avant d'être du je-veux-être. Là dans la vie, dans la chair. Dans les gestes qui suivirent, ce vouloir violent et brutal s'est poursuivi, jamais il ne faiblit et toujours se retrouve à chaque moment du temps, en chaque désir, chaque peur, lui en regard de quoi tout ensuite est accompli, qu'il soit seulement respiré suffit en fait. Honte et plaisir mêlés sont choses très goûtées. Ce que l'on dit, ce que l'on fait. Ce vers quoi esprit et corps se tournent irrésistiblement, ce dont esprit et corps se détachent obligatoirement. Allers et venues, zigzags entre deux et deux autres et encore et encore. Toujours se renouvelle l'erreur, toujours semblable, autre, toujours neuve, condition de tout et qui ne cédera pas. Alors le point où est le noir est lumière, ou envol, longue reptation, retour, départ, force faiblesse -rien qui ne

se puisse dire- à ce point se dévoile la voie pour qui est propice. Pourrait-on dire qu'il y a un choix ? Sans doute non, nous désirons seulement être comblés et ce n'est qu'ainsi que cela est possible. Parvenir à s'arracher à l'obscurité de la foire -qui est agitation en même temps qu'impossibilité à se mouvoir, prison, rétrécissement, réelle obscurité, violence et tyrannie, la pire prison qui jamais fut sous l'habile décor de la fête joyeuse. Pourtant quelque chose d'irréductible demeure car le vivant ne peut être entièrement privé de lui-même, pas encore tout à fait. Un fonds demeure qui est fort en certains, faible en d'autres, parfois causant la perte ou bien la sauvegarde, et même trouvant à se contenter dans l'aveuglement. Nous sommes au milieu de la grande nuit et le jeu est là, possible, excitant et permettant le geste qui pourra ouvrir l'espace. Le plaisir de ne pas être passif, la douce euphorie de l'action en accord avec soi, délibérée, volontaire. Ici, soudain, l'inconnu familier dans la lumière des morts qui jamais ne mourront, l'univers dans la pierre souple et vivante de leur pensée, où la vie est un moment de la mort, où joyeusement on dispense ce qui ailleurs est refusé. Alors on ne sait plus même d'autre route, on s'engage par là, s'allège le poids maussade de la condition, et l'on baigne dans l'heureuse tristesse alors que s'éteint la tromperie de ce que l'on appelait espoir, plaisir ou une autre de ces inventions, carotte que l'âne n'a aucune chance de saisir. Tout alors est avancée, la souffrance même qui met tout à nu devient moteur, dynamique et il n'est plus besoin de se garder de tous côtés. L'on est seul et il n'y a plus de solitude. Dans le soleil déformé de la fête qui ne s'ouvre sur rien, s'écoulent flattés et abusés les instincts de vie à la résistance ruinée. Pourquoi résister après tout, si le fard de l'apparence comble les désirs, étouffe les craintes et que l'on puisse le

nommer réalité. La vanité de tout est tellement désespérante, plus rien ne s'ouvre que le masque du rire mis en avant, aucun geste qui ne soit séduction, dictée par l'intérêt qui justifie tout.

La voie inévidente monte dans la lumière, escalade de dangereuses pentes, longe des gouffres, c'est un élan irrésistible qui vous mobilise et toutes vos forces et tous vos sens, bien plus que cinq, votre esprit votre intuition.

Cependant vous frayez votre voie dans le monde, bousculez et aussi bousculé ménageant dans la foule un chemin qui n'importe pas vraiment, dans la lumière de l'évidence de ce qui maintenant vous protège et vous justifie. Derrière, l'incendie illumine le ciel, invente une fête joueuse dont les reflets jouent devant vos yeux, quelque chose s'écroule pour renaître et renaître toujours. Partout l'on peut être à la fois, dans le même instant ou le même lieu à tous les instants, des millions sommes-nous et unique. Rien n'est dehors, rien ne se cherche ailleurs, il n'y a pas d'autre. Cela croît ou meurt au dedans, force, volonté, infinie étendue infiniment rétractée. Il n'y a pas de lutte.

Dans cette chambre il faut descendre, longtemps cela tourne et s'enroule, et tourne encore pour s'enrouler de nouveau. Selon ce que l'on croit, long ou bref parcours, monter ou descendre, rien ne peut se dire du chemin emprunté, toujours un autre toujours semblable, peu importe : là n'est pas la clef, prenez celui qui vous chante, cela ne décide de rien et sûrement pas de la certitude de vous y conduire. Vous qui tracez un plan et voulez un sol ferme, restez dans règles et lois, certitudes, gardez bien les repères, ce n'est pas ici qu'ils vous mèneront. La clef ici consiste en vos dispositions, votre jeu, vos désirs, rêvez la chose,

rêvez-en l'accès : comment autrement gagner une chance de parvenir à ce qui est vrai ? L'on n'y vient rien chercher qui ne soit déjà et surtout pas de sens, ce qui sera donné sera dans une autre expression et l'on n'y pourra voir que ce que l'on porte en soi. Car rien d'autre jamais n'est visible. Pour mon jeu aujourd'hui il est adolescent ou un vieillard peut être aussi, cet être à la lividité éclatante qui y repose, bouche fardée, cheveux noirs répandus au sol et dont le poids entraîne en arrière le crâne et arque la souple tige du cou. Il est presque sans mouvement, sans regard, entier en lui-même, ses paupières sont larges et tendues translucides sur les globes de ses yeux. Il est une image, une aventure de mon plaisir et de ma quête qui ne se peut, en sa faiblesse, éloigner d'elle-même et que ne peut pas seulement effleurer l'inconnu. Comme en avion, quand dans le même instant où le hublot se brise on disparaît. Jusqu'à seulement la force de briser ce hublot qui est inconcevable. S'anéantir aussi est impossible ; tout est fait qui ne se défait pas, comment n'avoir jamais été ? Il est ainsi, mort et vivant ou rien de cela, peu importe, parmi les herbes flottantes des rivières, de légers mouvements dans son corps sous l'éclatante neige de l'épiderme éclairant la verte atmosphère -frémissements lents. Au près de lui le rat au dos brisé que sa mort mena là pour toujours, dans ce recoin de mon esprit ; ses yeux ronds noirs luisants deux petites pierres polies prêtes à jaillir et dedans les lents éclairs de la peau de glace reflétés, oreilles rondes dressées. Le chien blanc à la mâchoire fracassée dans l'herbe du fossé devant l'église Saint-Antoine, sanglant, et le petit lézard séché trouvé dans la chambre en été. Les longs bras souples et blancs mollement se déploient se replient, le corps s'étire se courbe, longuement se redresse la tête, à bout oscille, se penche de côté sous le

poids de la chevelure qui s'écroule à nouveau. Quelque vague volonté tiraille les paupières ; le sanglier apparu à droite poursuit sa route sous le fardeau de sa chair, le mufle au sol. Les muscles épais par la graisse animent de leurs mouvements le pelage raide des épaules, les flancs s'enflent et se creusent dans son essoufflement, la maigre queue ronde tressaille nerveusement. Il laisse derrière lui une traînée d'eau et d'herbes, quelques feuilles, la bave mousseuse de son groin goutte à goutte. Rien d'autre ne se passe, tous en une respiration, une harmonie lâche, détachée, indifférente. En moi lentement remonte le sommeil, ce sont mes jambes qui d'abord s'engourdissent et mon buste qui bascule mollement en avant. Pour m'éloigner aussi il faut descendre, le sable glisse sous les pas, les pieds s'enfoncent, le fond est chaud, le vent ploie les plantes raides, les escaliers de planches sont cassés, grincent et s'effondrent sous la course, si l'un se brise, le pied l'a juste quitté. Des tiges grimpantes ont accroché leurs épines autour des rambardes ornées des feuilles grises, pointues et recourbées. Mais déjà je dors.

La conscience me revient, troublée indécise engourdie, dans le train qui longe l'océan, remonte au Nord et roule encore à ce moment très calmement quittant la gare d'une ville étendue, proie de chantiers de tous côtés et dont cependant pour l'avoir souvent traversée je reconnais le tracé et d'anciennes constructions. Peut-être en fait ne dormais-je pas, il ne me paraissait pas dormir. À l'Ouest le soleil de la fin d'une après-midi couverte et chaude, parfois glacée par les rafales de vent humide, et enfin dégagée dans la lumière qui commence à rougeoier. La gare est proche de la rivière à son embouchure extrêmement large que nous franchissons sur un pont qui n'en finit pas, l'eau en

dessous semble un vaste lac menaçant, épaisse, tumultueuse, petits mouvements secs qui se heurtent en tous sens, puis l'autre rive où de récents échangeurs ménagent entre eux des terrains vagues non encore exploités envahis d'herbes dans les graviers et métamorphosés par le jeu du soleil oblique. Bientôt en contrebas, c'est une zone industrielle, usines et entrepôts, parfois neufs, parfois ruinés sombres, ciment détruit noirci fissuré formes agressives du passé et maintenant désuètes, à nos regards charmantes. Mes yeux courent sur un parking géant, un paysage plat à perte de vue et des milliers de voitures toutes semblables, blanches. Quelque chose vient de m'assaillir : un sentiment éprouvé au-delà de la nuit des temps, l'espace d'une minuscule fraction de seconde revenu, s'empare de moi me déborde et aussitôt me déserte. Voici : J'ai dix mille ans. Flamboyante dans le soleil, forte de son éternité, pas une de ces herbes entre les échangeurs qui ne fut dans mes jeux d'enfant –enfant d'une autre chair ou peut-être un petit esprit, un être tout juste apparu dans l'innocence de sa neuve, joyeuse conscience- Courses folles parmi les plantes dans les nuées d'insectes comme étincelles soudain élevées dérangées, l'argent fuyant d'un reptile, mystères dans l'ombre des bosquets, la vigueur et la joie de la terre sous mes pieds, ce même sentiment fou dans le même instant me relâche, je ne peux plus rien en saisir mais alors j'ai dix mille ans, je suis de tout et partout, des milliers de fois renouvelée, des milliers de fois mélangée, la même et toutes, à chaque fois ressurgie. Et tout le reste aussi, d'anciennes et familières compagnies qui ne cesseront jamais, balancées dans des ondulations, autres que l'idée du temps, l'ouverture infinie. Au fond de ma poitrine comme un effondrement qui tente de se reconstruire reprenant pied au long

du parking. Aucune question ne se pose plus, seulement une indicible et inabordable évidence dans la clarté de quoi il suffit de continuer à rêver. Comment sinon, être ? L'espace d'une vie ne peut suffire à la conscience éveillée ; rien ne lui est donné que les moyens de la survie, comme ils se sont présentés. Ainsi ou autrement qu'importait ? Un éveil bref comme un miracle avant que ne s'élèvent à nouveau les murailles et les défenses qui autorisèrent le lent travail du mouvement. Mais en un point qui tout recouvre tout est fixé, rien ne peut survenir rien ne bouge. Dix mille fois dix mille ans, cent mille fois, ce qu'il faut faire est difficile et ne changera rien. Il faut vouloir ce qui ne peut être autre, en ce vouloir est l'ouverture. Ce qui sera fait est ce qui décidera, vivant, dans le passé le présent le futur, dans l'instant qui est un, et cela aussi, ce qui est fait, est un. Tout a déjà eu lieu, rien n'est séparé. La formule qui porte à sourire. Dans le jeu tout est donné, rien qui soit jamais retiré ou ajouté, tournent les mêmes pièces en de préexistantes combinaisons, neuves à chaque fois. Le reste est détail, pli ou reflet dans la moire du tissu, un moyen de trouver la route ou de la perdre. Vivre dans l'éternité disait la nymphe est très simple, évident, il suffit d'être vivant, volonté, dans l'instant.

Chariots dans le couloir, des voix, des portes s'ouvrent bruyamment, le jour dessine au mur les ajours du store que balance le vent, il fait lourd dans la chambre et le lit est froissé. L'enflure du visage est un peu échauffée, le froid de l'eau redonne à la paupière son mouvement et le corps aussi sous l'eau fraîche retrouve sa mobilité. Après un long moment du plaisir de tout ordonner autour, le thé et les biscottes qui semblent remonter de la guerre de 1914 sont parfaits. Ce n'est pas, la fois d'après, l'infirmière qui pousse la porte :

voici la chirurgien à sa visite. Elle arrive de sa maison, sur elle flotte l'air du dehors et le sommeil encore dans ses yeux. Rien de ce qui sort de la voie normale du rétablissement ne trouve à être expliqué, elle consulte le compte-rendu de la nuit, prend ses notes et met par écrit les dispositions de la journée. S'inquiète gentiment de mon confort, reprend sa course vers d'autres boîtes derrière d'autres portes, où d'autres patients sont rangés. Et peu après l'infirmière apporte les nouvelles prescriptions. Il faut juste que passe le temps et que cela ne dure pas trop. J'attends dans la salle de bains la sortie de la femme de ménage pour retrouver un lit frais et retendu et une nouvelle attente. Je ne peux lire, je vois par la fenêtre aller et venir ambulances et brancards, trop tôt encore pour les visiteurs. Le même chien à l'autre bout de la cour somnole dans un peu de soleil. Il n'a rien d'accroché à son dos. Je m'habille et m'en vais vers la machine à café deux étages plus bas.

Quel visage est le mien, quel corps ? Est-ce parce que j'ai mal que j'existe : la douleur peut-être rassemble les forces de la vie, de même que la peur, le désir, les vieilles blessures qui ne guérissent pas –et dont la souffrance finit par être vous, contraignant à un équilibre où elle règne, exclusive de tout- et aussi ce qui est noble comme la volonté, l'action vraie. Quel sens emplit ces corps, ces regards, ces gestes qui se croisent et se défont dans les couloirs, les ascenseurs. Et ces visages qui demeurent quelques moments face à moi, préoccupés d'un temps et d'un espace réduits, aveugles à tout et plus encore à eux-mêmes à qui appartiennent-ils, qu'est l'esprit qui les anime. La machine est très sollicitée aujourd'hui, il faut attendre, ils sortent ensuite s'assoient sur les rebords du mur, ou, s'il n'y a plus de place, restent

debout à regarder la fumée de leur gobelet dans la brise. Certains ont pris aussi des gâteaux. Ils sont vêtus n'importe comment, à l'abandon, et sans doute est-ce pire quand ils ont fait effort. Alors chaque détail raconte leur misère et pauvreté. J'avais eu à partager une chambre deux jours, une femme qui parlait fort au téléphone toute la nuit ressassant bêtement les détails les plus lamentables de son séjour, écoutée par un invisible malheureux piégé ou très courageux ; c'était affreux.

Je suis remontée, un café dans chaque main par l'escalier que dévalait à l'occasion quelque interne pressé. À mon étage, il y avait deux abatants à hublot à pousser, ils donnaient sur un salon d'attente installé dans la croix d'anciens couloirs où quatre rangées de fauteuils reliés par une barre de métal avaient été déposées en carré. Je répugnais déjà à l'idée de la chambre, j'entendis le fracas de voix fortes désagréables un homme et une femme, dispute ou ordinaire conversation. Plutôt que prendre pied à l'étage je poursuivis mon ascension. Je ne voulais pas passer sous les regards attachés à ces voix. L'escalier ne s'achevait pas au dernier niveau des soins mais il était barré par une porte et comme elle n'était pas verrouillée je l'ouvris du pied et la franchis ; deux étages encore, plus sombres étroits, et négligés des femmes de ménage. Lourds et abandonnés mes bras cessèrent d'imprimer un élan par leur balancement, toute ma force s'en écoulait, les muscles de mes jambes refusèrent tout effort et je m'assis. Rapidement la lumière s'éteint, s'installa une pénombre grise et douce, je restai ainsi un moment appuyée au mur qui n'avait pas été repeint comme ceux des autres niveaux et gardait une bordure sombre, abîmée soulignant le dessin des plinthes au long des marches. Je ne pensais à rien, j'éprouvais une sorte de

légèreté, de liberté, hors de l'emprise de l'organisation soignante. La douleur excitée par le mouvement tournait autour de mes orbites, cherchait la faille pour reprendre ses aises, mais je veillais à ne pas fermer les deux yeux à la fois et si j'enfonçais l'index dans le coin interne de l'oeil droit, certainement faisais-je basculer l'orbite et la plaie sans doute se dérobaient alors à ce qui l'enflammait. Lentement, plaisamment, je me réduisais en poussière, chaque infime parcelle je la sentais m'abandonner, l'agréable tristesse, plaisir où l'on ne trouve jamais le fond. Quelqu'un fut bientôt près de moi, il ne me vint pas à l'idée qu'il pût être de chair. De lui, bien qu'il n'eût pas de genre, volonté décisive, émanait un état qui flottait dans l'air tout autour et ne pouvait être mis en question. Je lui donnais afin de pouvoir le saisir une apparence de reptile, lézard/humain, impalpable mais plus sûr et réel que tous ceux que j'avais croisés depuis mon arrivée. Lui importait peu que je sois malade, je ne l'étais pas, et anecdotique mon effondrement. Par sa présence mon malheur devint ma chose, bien plus ancienne et m'appartenant que cette éphémère douleur qui n'était peut-être que l'une de ses manifestations et dont je ferais mieux de faire mon profit, cela n'arrive pas si souvent. Son malheur se tisse en un être, est de sa naissance et le constitue, un échange complexe et personnel qui, du dehors ne pourra se dénouer (au dedans s'installe le précieux statu quo, l'or de la vie, l'identité, la dernière chose à remettre en question). Avant déjà le premier instant il est trop tard. Tentative d'intrusion dans cette relation est sacrilège, brutale, maladroite, l'occasion de blessures impies. Imparable malentendu. L'oubli qui est fait devait l'être. Le malheur porte en lui la capacité à la joie, à hauteur de sa force, il porte force et vie en même proportion. C'est un moteur sûr et fiable,

puissant et qui n'égaré pas. Le mien me justifie et me pose avec droit et assurance : que je me tourne vers lui aimablement, il me guide il est mon aide. Il n'exclut pas, au contraire les appelle les fonde et les rend plus qu'un droit : nécessaires, la volonté, l'action ; il n'est pas un frein mais son opposé. Il est l'origine des orientations de notre sensibilité, source de notre existence et ce qui de l'horizon est perçu, c'est lui qui lui a donné forme. Il a été décidé de tromper à son propos, une simple affaire de profit, la pire honte entachant la dignité, élevée au rang de la grandeur admirable. Cela aussi sans doute devait être.

On me secoue, une voix insistance m'oblige à l'entendre, c'est une voix de femme vibrant dans les médiums aigus, je voudrais ne plus la subir elle me fait mal, elle m'ordonne de répondre, de faire un signe. J'ouvre les doigts et parviens à redresser un peu la main, la même femme tire sur mes pieds, m'empêche de les croiser et, frustrante, de me replier. Elle continue de me maintenir sur le brancard. C'est le soir, je le vois au rose de la lumière que, bientôt dans la chambre l'on se hâte de masquer. Je me réveille à présent, je comprends tout, les mots qui s'échangent, le lieu, le sens des bruits lorsque glisse le store. Est-ce si terrible de s'endormir ? On me tance. Mais on a de l'expérience : sans insister. J'invente n'importe quoi, ce que sans doute l'on attend : je ne savais pas que j'avais dépassé l'étage, m'asseyant j'avais voulu reprendre mon souffle quelques instants. Je ne pense pas que l'on me croie ou que ça aie vraiment de l'importance. Cela met fin cependant.

Tout ça ne les passionne pas, la routine de nouveau assurée ils sortent et moi aussi me voici dans ma propre routine, les mêmes griffures sur les murs, des êtres devenus familiers en quelques jours, les mêmes petites taches de rouille sur le

vieux cadre métallique de l'affichette qui spécifie les conditions d'un invité. Un nuage passe, énorme et blanc, rongé par le vent qui dessine d'éphémères crochets à sa circonférence, pour accrocher quoi ? Ils cèdent la place à un visage de faune, charmant à son apparition et vite devenu inquiétant avant de disparaître, plus rien qui me soit parlant. J'entends un souffle tranquille tout près, devant. Au pied du lit le chien est endormi, ce chien noir ; au bruit du glissement sur les couvertures, il relève d'un coup sec ses paupières à demi, le regard aussitôt aigu, pénétrant. D'un même mouvement les referme. Sa présence s'éloigne, diffuse. Je me recule vers les coussins, me réinstalle. Le monde de l'ennui doucement m'enveloppe, toujours à retarder et retarder le temps pour le tarir et enfin l'annihiler. Il reste à s'allonger sur le dos et regarder au travers de la vitre le jeu du vent et des vapeurs qui blanchissent à mesure que le ciel devient plus profond et plus noir. Les rôles ne doivent pas se mélanger, ma place est là entre les deux draps jaunes, sinon je dois me lever et partir. Mais je n'y pense même pas. Ce que j'ai accepté, il faut le vouloir. J'entends très vaguement la sonnerie du téléphone que j'avais oublié dans la salle de bains ce matin, je calcule les gestes jusque-là sans pouvoir me décider encore, soudain la fenêtre éclate, le chien bondit à l'intérieur, poussière, débris, un vol d'insectes, corne géante et rigide caparaçon, bruit sèchement, emplît la chambre de son affolement, certains se heurtent au mur et tombent sur le dos renversés, le chien est au sol ramassé, baveux, yeux luisants étrécis. Je me dresse, je cours dans la salle attenante, me vois dans le miroir qui tourne comme en une cage. J'ai verrouillé la porte. Je cours vers l'eau d'une rivière, les chiens y perdent les traces souvent, elle brûle d'abord, puis glace et pour finir nous nous faisons l'une à l'autre. Je

comprends que je ne dois pas dormir, pas encore.

Il est grand, il le serait mais il n'utilise pas ainsi son énergie : son corps est voûté légèrement, très maigre sans importance pour lui – y a t il jamais pensé ?- son vêtement non plus. Il porte ce qu'il porte depuis toujours, sa tenue de travail, il a des bras longs tendineux, forts par le seul exercice de porter les plateaux tout au long de l'année, année après année, pas de chair, seulement os et tendons, du poil sur les avants bras que découvrent les manches retournées, des chaussures noires que jamais la mode n'a touchées, un tablier bleu rigide et long noué aux hanches, et le pantalon, au pli qu'aucun volume ou chaleur des jambes ne risque d'altérer, ne semble rien recouvrir. Il se tient devant nous tourné vers la rue, son profil creux le nez long et avancé, impavide et triste avec une invariable expression d'ennui, le naturel de ce visage que pas une pensée n'habite hors ce que son regard las enregistre les allées et venues et les opportunités d'accueillir de nouveaux clients. Tout à son service il attend que vienne l'heure. Il a un verre certainement toujours le même au même endroit, où régulièrement il s'abreuve et s'alimente, sa maigreur dit assez que l'alcool est sa seule nourriture. Mais jamais certainement il n'est ivre, intégralement imbibé et c'est tout, avec l'ennui par-dessus lui comme le voile dont Sophia recouvrit l'être de ses oeuvres, l'ennui qui est tout ce qui, du monde peut s'échanger avec lui ; sans que même il désire autre chose : il ne le saurait pas, il ne pourrait le concevoir. Tout en lui est sans plaisir et sans vie, sans l'imagination d'autre chose qui ne serait pas son décor ordinaire, une brasserie parisienne dans la lumière assombrie des établissements d'autrefois aux murs jaunis par la fumée et aux banquettes de bois sombre et

poli, harassée et maintenue par un ménage rituel certainement aussi terne que lui, un endroit accueillant et très fréquenté à un large carrefour du cinquième. Je l'observe, il attire mon regard, il va et vient sans perdre une seconde, puis se pose à l'endroit usuel près de la porte, tourné vers la rue. Une arrivée l'anime un peu, puis il s'éteint. Il est ce lieu et ce lieu est lui. Lui- celui qui connaît tout ici, qui le génère à chaque seconde : ainsi un démiurge c'est lui qui ici crée tout, jusqu'à nous-mêmes, assis sur la banquette dans son dos avec les consommations qu'il a apportées et qui sont partie de cet ordre qu'il instaure et que nous ne pouvons pénétrer que selon notre statut. Nous, rangés sur nos sièges dans l'espace qui de tout temps est imparti à ceux qui occupent en ce monde notre place, ni aucun entrant n'échappe à sa vision, ignorants comme lui-même de sa puissance à s'emparer du temps et des êtres. Car il est aussi une figure de son propre univers c'est la seule place qu'il s'y connaît. Il se pense le jouet d'une puissance qui le domine, il se conforme à la règle et aux gestes impartis à son rôle, il ne peut se penser l'auteur du monde et que tout s'y est organisé selon les limites de ses capacités à concevoir. Ici, pourtant toute couleur et toute chose vient de lui. Ce qui lui échappe ne peut entrer. Ainsi se succèdent et s'entassent d'autres créations, d'autres mondes, ainsi se définissent les créations, s'échangent les rôles, s'inventent les gestes ; toujours une petite avancée gagnée sur le vide, une petite rétractation menue perte, un débordement, une faiblesse, incessante ondulation dans toutes les dimensions. Il ne s'agit pas de projections, ce qui se déploie ainsi est réalité ou au moins en tient lieu. Je me résigne à ce rôle de buveur de café, celui qui ne commandera pas d'assiette et qui ne boira pas d'alcool ; une fille qui va rêvasser là ou se livrer à une

menue occupation, lire, écrire, ou attendre un ami ou rien mais cela peut durer. Pas besoin pour lui d'y prêter attention, déjà le tiroir à classer s'est ouvert et je m'y trouve rangée. Et soudain autour tout est mort, le monde est un spectre où errent les bribes lacérées des esprits, un reflet encore tremblant et diffus sur la paroi qui bloque la voie où le souffle qui les disperse les a poussés. Ce qui se reconstruit n'a plus rien de la vie, les anciens gestes lancés comme ancres désespérées et maintenant vides cherchent là leur trace, leurs parcours de toujours, un fond solide pour y asseoir l'élan qui doit reprendre la ligne que rêva la vieille, puissante âme dissoute à présent et perdue. Alors je sors, mais la rue est semblable, un autre angle du même reflet, la même ligne autrement diffractée, un éclat fossile, vieux comme le mouvement qui meut mes hanches pour avancer : ce qui n'a plus aucune chance d'être changé, ce qui déjà n'est plus. Encore un peu d'effacement, encore un peu plus de silence. Tout hurle, couleurs, vacarme, à traits grossis : vainement. Ma tête monte, s'éloigne mes mains se tendent bien plus loin que moi et mes pieds pourraient s'enfoncer dans le coeur de la terre, je pourrais atteindre le ciel ; mais cela je ne l'ai jamais su. Dans l'enfilade de la rue, une échancrure de la pierre dévoile la lumière rose du couchant, à contre-jour les nuages effilés sombres et délicats. Deux filles passèrent en riant ; grandes aux cheveux mal noués, blonds. Le rose du ciel glissant sur leurs visages. Je me sentis filer dans leur sillage, mais je restai ainsi, adossée au mur et un peu après, j'ai traversé la rue.

Le chien dévore le vide, il s'enfle jusqu'à tout occuper de l'espace, il ne reste aucun manque, aucune faille qu'il ne comble, ses yeux brûlants embrasent l'air et pour une fois,

devant moi tout est plein. Et en moi aussi, lestée par la douleur rien ne bouge. Il s'agit, une fois place prise, de s'y tenir, cela s'installe sans même avoir à s'apprendre. Le temps s'abolit, tout est blanc, cependant, et mon esprit qui se convulse et se contracte, qui fouille en lui-même pour retrouver l'origine du sentiment qui le submerge, son objet ou même seulement ce que peut être ce sentiment, mon esprit aussi reste blanc. Il n'y a pourtant pas même un centième de seconde –si l'on compte en unités de temps- que tout cela était bien plus que clair, évident, la nature même de la réalité, sans aucune autre alternative. Un coup de rasoir dans la profondeur de la ligne temporelle dont nous ne savons que les deux dimensions qui nous tiennent suspendus. Tout est blanc car je suis ailleurs, ignorante des états du corps, tentant de reprendre pied dans un vide sans dimension. Aucun point joignant des lignes, aucun échafaudage produit du rêve pour donner une mesure quelque part. Je tente de faire volte face, de retourner dans les choses qui, passées, accomplies, n'appartiennent pas à cette conception mais rien en mon esprit qui puisse s'ancre, il ne s'agit pas même d'un flottement cette dilatation en tous sens, cette fluidité d'où tout s'enfuit.

Un désordre, un malaise, et voilà que plus rien ne manque, tout est plein. Devant l'esprit ce n'est plus ce vide indécis qui l'aspire au terme de la quête du plaisir une fois le but atteint en son insuffisance, le désir déçu. La satiété ne peut se contenter d'elle-même, dans la volupté le provisoire est blessant, il faut un plus, un encore ou un autre chose, toujours demandés et que nos forces ne suffisent plus à charrier en avant alors que s'accroît l'insensibilité qu'induisent pratique, répétition, prolongation. Désolé, appauvri insatisfait marqué par l'usure et la sournoise souffrance de la frustra-

tion, le temps dévoré par la quête d'on ne sait plus quoi, sans réponse, en plein désarroi, on n'a plus plus à contempler que le vide que l'on fuyait, devenu plus profond, agrandi.

Déjà avant que de naître il a fallu tout oublier. Les yeux qui s'ouvrent, les oreilles qui se mettent à entendre, le nez, la peau -tout cela qui raconte le monde de la matière et du temps- désormais sont les maîtres. Il s'agit de devenir un individu, une identité, quelque chose de conscient, fermé en soi et lançant ses rets pour déjà accroître son dû. Cet enfant venu du vide que regarde-t-il, que voit-il ? Et les autres qui l'ont porté là, -c'est de leurs corps déjà dans l'expérience que sont venus le désir d'être, la force et la brutalité qu'il fallut pour y parvenir- ces autres mènent tapage, agitent des couleurs et des sons, passent des linges sur la nouvelle peau, enseignent l'inventaire des sensations, nouent leurs lignes et tendent leurs filets. Une petite mémoire toute neuve, toute à remplir, qui n'aura pas à servir longtemps, seulement en années cela se compte, s'installe à la place que désertent les lambeaux d'une autre, s'accroche à la chair et y creuse son abri. Et l'on hâte autour, sans rien en savoir, la disparition des vieux oripeaux. Qu'en serait-t-il autrement de l'adulte futur ? Empêtré dans ses vieilles guenilles, totalement hors de propos difficilement reconnu des siens-mêmes, le regard tourné vers quelque part en dedans, ou plus loin trop loin. Heureux ou malheureux, qu'importe : inutile et souffrant. Une charge, un regret, un malheur. Un étranger, peut-être un ennemi.

Ce qui doit donner vie sent la mort, son mouvement est un massacre, un désastre, ils vivent intensément soudain courant en tous sens et poussant des cris. L'eau en vagues

par-dessus les murs, le ciel liquide et vomissant, de plus en plus sombre de plus en plus bas et agité, l'éclatement soudain de brutales lueurs aussitôt dévorées par la noire profondeur illimitée qui pèse et d'où plus rien n'arrive à présent que le souffle qui tout emporte. Ils rient, ils ont peur, ils ne savent ; je suis, fixée dans le flux, une branche bloquée entre deux roches et qui retient quelques lambeaux méconnaissables. Alors le ciel s'ouvre dans un craquement, le ricanement d'une mauvaise déesse ivre de son déchaînement ne sachant plus si c'est jeu ou bien guerre tournant sa tête follement et le fouet de ses cheveux lacère et emporte ce qui n'a pu se garder. Les larmes arrachées de ses yeux sont de sang, mais son rire à présent est une joie. Le métal de la rue s'écoule encore dans son ordinaire infecte vapeur, à l'intérieur des habitacles les silhouettes ne bronchent pas, pas même ne tournent le regard, tout se bloque. La mauvaise se dresse au-dessus, ils demeurent sous l'arc des ses jambes aux voiles flottants et attendent que s'ouvre la voie. Sont maintenant les sons discordants des sirènes, et la cataracte aux traits blessants et qui noie tout. La géante se dresse, les voiles emportent en nuées la consistance des jambes, elle s'élève perd de son opacité renverse sa nuque en arrière, le rayon de ses yeux inonde le ciel, les voiles retombent doucement, pâlisent jusqu'à disparaître, le corps n'est plus là. Partout des reflets renvoient les couleurs des lumières électriques, les moteurs empuantissent l'air devenu presque clair, de la vapeur monte du sol.

Je cherche le temps d'où je suis enfuie, la seconde du présent, son lieu précis mais au travers de mon crâne tout glisse et s'évade. Aussitôt un moment, un endroit remplace l'autre sans se fixer, aussi fluide, aussi rapide, aussi souple et filant. S'imposent des choses autrefois pensées, fantômes

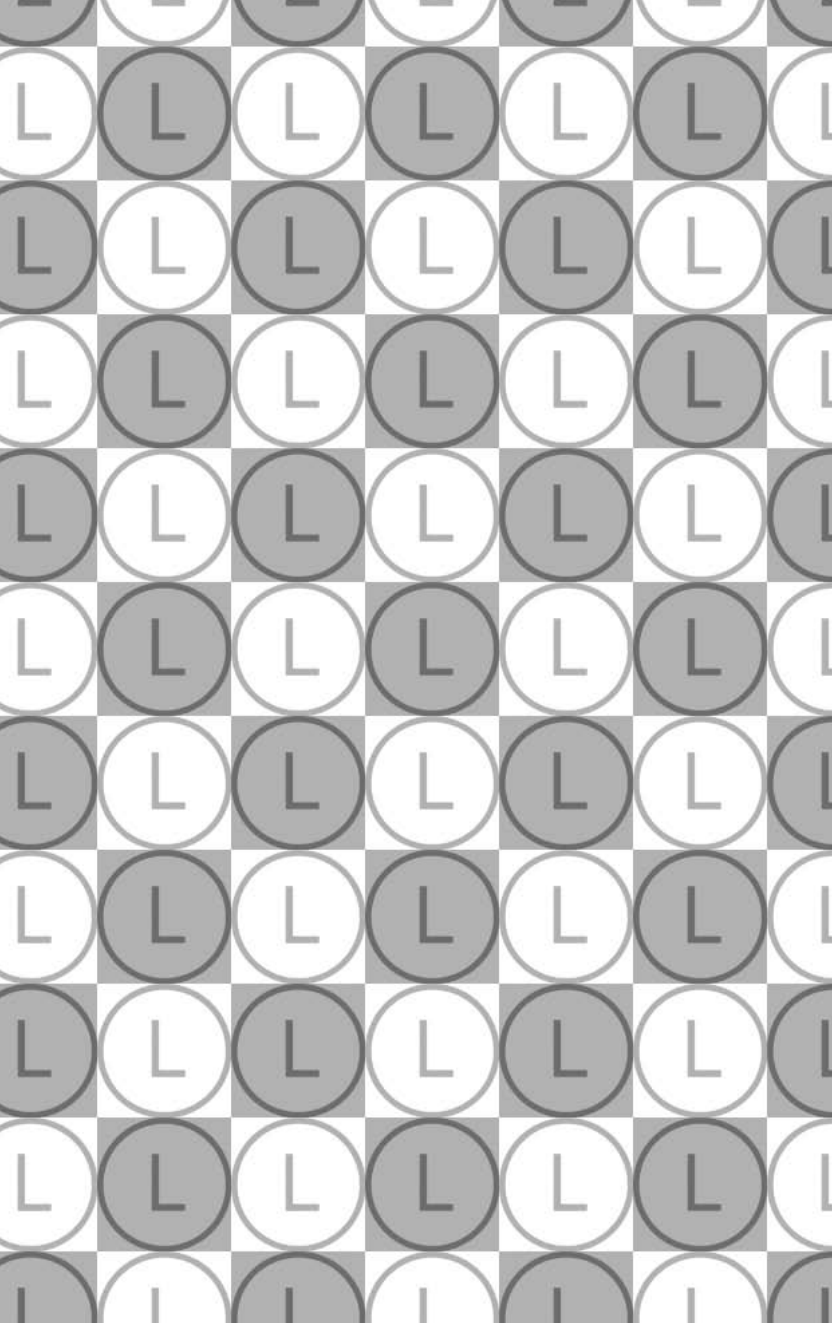
des peurs et enthousiasmes depuis longtemps finis, clos, accomplis et qui tout de suite s'effacent pour d'autres mêlés, superposés, fondus, indiscernables. Mes mains, le toucher, elles vont me dire, me sauver, elles tâtent sans reconnaître quelque chose de souple, elles glissent sur une matière, tiède, familière, rencontrent mon corps recouvert lui aussi de tissu. Je ferme les yeux inutiles, je sais : le lit. Moi, je rêve à moitié, je ne peux dire si je dors. Pour voir, je tente de crier et le son vibre, déplaisant dans le monde éveillé. Tout de suite je me tais. Peut-être n'ai-je pas été entendue, je reste coite. J'éprouve le poids de mon corps étendu, la chaleur amassée en dessous, l'envers des paupières fermées est coloré de jaune ; je sens la pièce claire, c'est un jour lumineux sans doute un beau temps brillant.

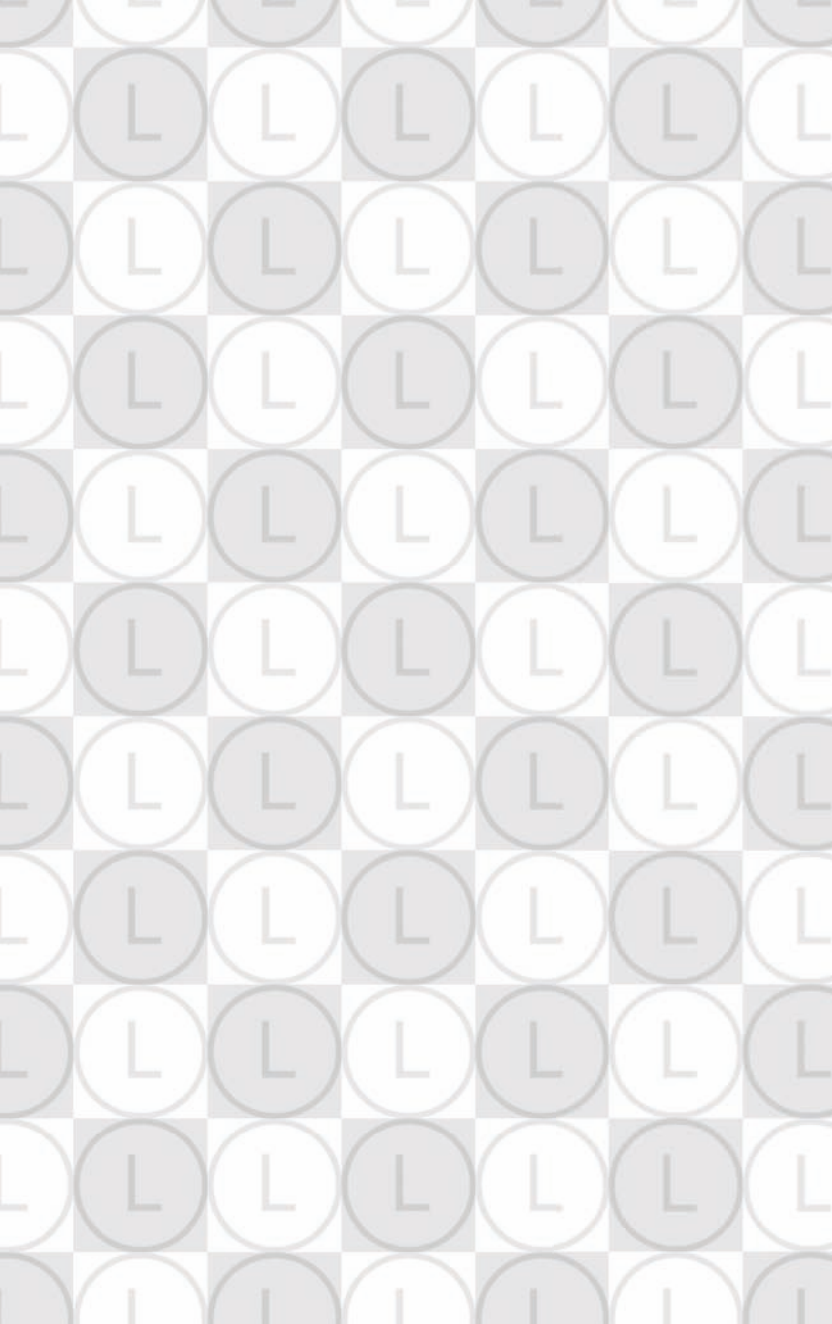
C'est, oui, le monde réel, celui du toucher, de la vision, odeur, bruit, et du goût, que le soleil éclaire, où tourne le globe sur lui-même où s'enchaînent causes et conséquences, celui qu'on s'occupe à découper en tranches de plus en plus fines, à disséquer, que chaque jour plus petit, plus menu plus précis, que l'on décrit sans que cela explique quoi que ce soit et jamais ne puisse exclure la vastitude du rien. J'ai dormi, rêvé, divagué, depuis quand ? Je veux ouvrir, fermer les yeux, un seul répond, l'autre est pansé maintenu clos : de la gêne certes, mais ce n'est plus, à ma surprise, le trait déchirant qui me traverse ; seulement de la gêne dans le mouvement. Je laisse redescendre les paupières, sur la couleur jaune de leur revers jouent de petites taches sombres et tourne lentement, floue, la spirale de vagues lueurs colorées. Cela me ravit, et la chaleur sous le drap, comme un cocon. Je me sens glisser, je ne veux rien que tout laisser fuir de moi, vider mon être ou mon âme

dans le vide, l'oubli de soi, et peut-être que quelque chose de serein, paisible, étranger viendra l'occuper, le dissoudre. Je sens le poids de mes jambes qui les allonge, les tourne mollement en dehors ; j'entends encore les voix et les bruits des chariots dans le couloir, menus, légers, si lointains, venus d'ailleurs. En moi rien ne se tend qui voudrait leur fermer l'accès, mon cerveau, mes pensées s'élèvent s'étirent jusqu'à la transparence flottent dans l'air autour de moi, ils m'enveloppent comme une brume et moi-même je ne me sens plus exister. Je le sais, il n'y a plus de murs, que l'espace.

Achevé d'imprimer le 1er mars 2012
par l'Imprimerie Launay
à Paris Ve - Dépôt légal : 2012-74

ISBN 978-2-9531181-9-3





Qu'est-ce qui donne aux choses sens, valeur et importance ? Le cœur créateur qui a désiré et qui a créé par désir. Il a créé le plaisir et *la souffrance*. Il a voulu se *rassasier de souffrance* également. *Toute la souffrance qu'ont endurée hommes et bêtes nous devons l'assumer et y acquiescer, et avoir un but où elle acquière de la raison.*



9 782953 118193

LASSITUDE.FR

ISBN 978-2-9531181-9-3